

Exempt de préjugés, j'affronte l'imposture
De vaines superstitions,
Et me ris des préventions
De ces faibles esprits dont la triste censure
Fait un crime à la créature
De l'usage des biens que lui fit son Auteur ¹.

Pour lui, la mort ne doit plus avoir de terreurs, parce que tout ce qu'on raconte d'une autre vie n'est aux yeux de ses amis et aux siens que fiction et mensonge :

Ma raison m'a montré (tant qu'elle a pu paroître)
Que rien n'est un effet de ce qui ne peut être ;
Que ces fantômes vains sont enfants de la peur,
Qu'une faible nourrice imprime en notre cœur,
Lorsque de loups-garous, qu'elle-même elle pense,
De démons et d'enfer elle endort notre enfance ².

La société du Temple que nous dépeint Chaulieu fut le berceau de Voltaire. C'est là que le conduisit Château-neuf, son parrain, un des familiers de la maison, et c'est là qu'il puisa ses premiers préjugés contre le Christianisme, en attendant qu'il allât compléter son éducation irréligieuse en Angleterre auprès de Bolingbroke et des autres déistes de ce pays.

¹ Œuvres de Chaulieu, t. 1, p. 16.

² Œuvres, t. 1, p. 13.

CHAPITRE II.

VOLTAIRE.

Le déisme, transplanté d'Angleterre en France, au moment où il languissait et dépérissait dans le lieu de sa naissance, fit, parmi nous, de rapides et effrayants progrès. Beaucoup plus que dans la Grande-Bretagne, il amena, à sa suite, l'irréligion, l'impiété et enfin l'athéisme; et, non content de nuire au Christianisme, il prépara et produisit la Révolution française ainsi que la Terreur. Le mouvement philosophique du XVIII^e siècle devait finir dans la boue et dans le sang.

Le principal instrument de tous ces bouleversements dans le domaine religieux et politique¹ fut François-Marie Arouet, connu sous le nom de Voltaire². Né à

¹ L'admirateur de Voltaire, D....., qui a rendu compte de la *Vie* du chef des philosophes, par Condorcet, dans le *Mercure de France* du 7 août 1790, p. 27, a déjà dit avec raison : « Le premier auteur de cette grande révolution qui étonne l'Europe..., c'est, sans contredit, Voltaire... Il n'a point vu tout ce qu'il a fait, mais il a fait tout ce que nous voyons... C'est lui qui a fait tomber la première et la plus formidable barrière du despotisme, le pouvoir religieux et sacerdotal. »

² Pour les publications sur Voltaire, voir G. Bengesco, *Voltaire, Bibliographie de ses œuvres*, 3 in-8°, Paris, 1882-1889.

Paris, le 20 novembre 1694, il mourut dans cette ville le 30 mai 1778¹. « Pendant soixante ans, il occupa, à



37. — Voltaire.

lui seul, comme l'écrit de Bonald, toutes les trompettes de la renommée², » et il employa la majeure partie de ce long espace de temps à calomnier, à vilipender le Christianisme et les Livres Saints. C'est ainsi qu'il devint le chef et l'oracle des libres-penseurs de son siècle, l'admiration des in-

croyants du nôtre. Ils en ont fait une sorte d'idole, parce qu'il est devenu à leurs yeux, et non sans raison, comme le type de l'incrédulité, en qui a été ramassé et recueilli tout ce que les âges antérieurs avaient accumulé contre la révélation.

¹ Voir, Figure 37, une médaille de Voltaire, d'après l'original du Cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale, réduit de près de moitié. Au revers on lit : « Tiré d'après nature au château de Ferney. G. C. Wæchter. Gravé MDCCLXX. » Dessin de M. l'abbé Douillard. — « N'avez-vous jamais remarqué que l'anathème divin fût écrit sur son visage, dit Joseph de Maistre décrivant le buste de Voltaire... Voyez ce front abject que la pudeur ne colora jamais... Cette bouche, — je dis mal peut-être, mais ce n'est pas ma faute, — ce rictus épouvantable courant d'une oreille à l'autre, et ces lèvres pincées par la cruelle malice comme un ressort prêt à se détendre pour lancer le blasphème ou le sarcasme... Jamais je ne regarde [sa figure] sans me féliciter de ce qu'elle ne nous a pas été transmise par quelque ciseau héritier des Grecs, qui aurait pu peut-être y répandre un certain beau idéal. » *Soirées de Saint-Petersbourg*, 4^e entretien, 2 in-8°, Paris, 1822, t. 1, p. 274.

² De Bonald, *Mélanges littéraires*, *Œuvres*, 1819, t. x, p. 8.

« Quand des familles se sont perpétuées pendant des siècles, a dit Goethe, on peut remarquer que la nature produit enfin un individu qui réunit en sa personne toutes les qualités de ses ancêtres, qui possède à la fois tout ce qu'ils n'avaient possédé que par parcelles et qui le porte à la perfection. Il en est de même des nations, dont toutes les vertus se manifestent quelquefois, par hasard, en un seul homme, comme dans Louis XIV, le roi de France dans le sens le plus élevé du mot; comme dans Voltaire, le plus grand des écrivains français, celui qui a été le mieux rempli du génie de son peuple¹. »

Voltaire n'a pas été seulement l'incarnation du génie français, ajoute David Strauss, il a été l'incarnation de son époque tout entière, l'écrivain par excellence du xviii^e siècle et comme sa personnification. « L'Allemagne avec Luther avait fait la grande œuvre du xvi^e siècle; la Hollande et l'Angleterre, à la fin du xvii^e siècle, pendant que l'Allemagne était déchirée par des divisions intestines, avaient posé les fondements du rationalisme; Voltaire est allé recueillir en Angleterre les étincelles de la lumière nouvelle, il les a rapportées en France, et là, par ses efforts, il a fait briller cette lumière avec un tel éclat qu'elle a éclairé tout son siècle et l'univers entier. Si les Français, les Parisiens en particulier, furent le peuple choisi pour instituer le culte nouveau de la raison, Voltaire en fut incontestablement le pontife². »

¹ Goethe, *Rameau's Neffe*, *Werke*, Paris, 1840, t. iv, p. 390.

² D. Strauss, *Voltaire*, *Vortrag 1*, in-8°, Leipzig, 1870, p. 4.

Si Voltaire n'a pas été le plus grand des écrivains français, comme le prétend Goethe, il n'est que trop vrai, comme l'affirme Strauss, qu'il a été le grand propagateur du rationalisme dans l'Europe moderne. Il fut le mauvais génie du xviii^e siècle qu'il remplit presque tout entier; il en résuma tous les défauts et tous les vices, avec quelques bonnes aspirations. Un des traits les plus distinctifs de son caractère, ce fut la guerre acharnée qu'il fit à la révélation et à la Bible. Nous allons voir comment son éducation et les diverses péripéties de sa vie agitée développèrent en lui la haine de la parole inspirée; nous analyserons ensuite les procédés de sa polémique et nous résumerons enfin ses attaques contre nos Saints Livres.

I.

ÉDUCATION DE VOLTAIRE. — SA VIE.

François-Marie Arouet était doué de grands talents, de beaucoup de vivacité et de beaucoup d'esprit. Des incrédules cultivèrent les premiers ses qualités naturelles et leur imprimèrent une direction funeste. Il eut le malheur d'avoir pour parrain l'abbé de Châteauneuf : c'était un triste personnage, ami, comme la mère de Voltaire, de Ninon de Lenclos, et, de plus, fréquentant la société du Temple. Châteauneuf et un autre abbé qui ne valait guère mieux, Gédoyne, parent de M^{lle} de Lenclos, déposèrent dans le cœur de l'enfant les premiers germes d'incrédulité. L'un et l'autre le conduisirent chez Ninon. Telles furent les « fées qui dotèrent son berceau ¹. » Cette femme sans mœurs devint comme sa marraine, et les œuvres du filleul montrent que ce ne fut pas impunément qu'il fréquenta une maison où la religion n'était pas plus respectée que la morale. Son parrain fut son premier maître. Ce singulier maître lui avait fait apprendre par cœur, dès l'âge de trois ans,

¹ P. Leroux et J. Reynaud, *Encyclopédie nouvelle*, t. VIII, p. 751.

toute la *Moïsade*, poème impie d'un certain Lourdet, une des premières publications où l'on ait attaqué ouvertement en France la religion révélée : Moïse y est traité d'imposteur. Le jeune Arouet n'oublia jamais ce qu'il avait appris dans cette œuvre irrégieuse, non plus que dans la société du Temple où le conduisait Châteauneuf. L'exemple de son frère, janséniste outré, lui inspira, d'un autre côté, par réaction, l'horreur de la piété. Ses mauvais instincts ne tardèrent pas à se manifester dans sa conduite. Son père disait : « J'ai pour fils deux fous : l'un en prose (Armand, l'aîné), l'autre en vers¹. » Si encore Voltaire n'avait été fou qu'en vers, mais il le fut aussi en prose, et bien pis que son frère le janséniste.

L'impiété de Voltaire éclata même au collège de Clermont, malgré la direction des Jésuites, et le P. Le Jay, un de ses maîtres, lui dit à plusieurs reprises : « Malheureux ! tu seras un jour l'étendard du déisme en France². » L'incrédule précoce ne devait que trop justifier la prophétie. Châteauneuf avait soin, d'ailleurs, de l'entretenir toujours dans ses sentiments. Sa mère, peu soucieuse de ses devoirs et qui n'avait rien fait pour élever convenablement son enfant, était morte en 1701, avant

¹ Duvernet, *Vie de Voltaire*, p. 31. Voltaire lui-même écrivait à Cideville, le 3 septembre 1732 : « Moi qui ai passé toute ma vie à faire des folies ; quand j'ai été malheureux, je n'ai eu que ce que je méritais. » *Œuvres*, édit. Houssiaux-Didot, 13 in-4°, Paris, 1852-1862, t. XI, p. 84. C'est cette édition qui sera toujours citée ici, sauf indication contraire.

² Duvernet, *Vie de Voltaire*, p. 16 ; G. Émond, *Histoire du Collège Louis-le-Grand*, in-8°, Paris, 1845, p. 201.

l'entrée de François-Marie au collège. Les jours de congé et pendant les vacances, son parrain s'occupait de lui et le conduisait chez ce qu'il y avait de pire à Paris, les Sully, les Chaulieu, les La Fare, Ninon. Arouet plut si bien par sa vivacité et sa pétulance à la vieille Ninon — elle était alors nonagénaire, — qu'elle lui légua deux mille francs pour acheter des livres.

Ce fut en 1722, à l'âge de vingt-six ans, que Voltaire composa son premier écrit franchement irrégieux, sous l'inspiration de M^{me} Ruppelmonde, fille du maréchal d'Aligre, « libre-penseuse et libre-faiseuse¹. » Elle avait « une grande incertitude sur ce qu'elle devait croire. Elle aimait Voltaire et déposait avec confiance dans son sein, raconte Duvernet², et ses doutes et ses perplexités ; et ce fut pour fixer son esprit incertain qu'il fit cette Épître, dont le but était de lui montrer que, pour plaire à Dieu, indépendamment de toute croyance, il suffit d'avoir des vertus. » Cette Épître, déclaration de guerre au Christianisme, est intitulée *Le Pour et le Contre*, et connue aussi sous le nom d'*Épître à Uranie*. « [Elle] consiste en deux tableaux de la religion chrétienne, l'un *pour* et l'autre *contre* ; mais le *contre* y est plus chargé que le *pour*, et chargé de couleurs odieuses, dont voici le dernier trait, adressé à la divinité :

Je ne suis pas chrétien, mais c'est pour t'aimer mieux.

¹ U. Maynard, *Voltaire*, t. I, p. 110.

² Duvernet, *Vie de Voltaire*, p. 52.

Le *pour* est bâclé en quelques vers, dont les deux derniers, dans leur forme dubitative, sont un nouvel outrage à Jésus-Christ :

Et si sur l'imposture il fonda sa doctrine,
C'est un bonheur encor d'être trompé par lui¹. »

Le germe de toutes les plaisanteries qu'il devait plus tard développer si souvent contre les Écritures est déjà dans ce poème :

Il venait de créer un homme à son image,
On le voit soudain repentir,
Comme si l'ouvrier n'avait pas dû sentir
Les défauts de son propre ouvrage...
Il ordonne à la mer de submerger le monde,
Ce monde qu'en six jours il forma du néant...
Écoutez, ô prodige! ô tendresse! ô mystère!
Il venait de noyer les pères,
Il va mourir pour les enfants².

Le *Pour et le Contre* ne fut imprimé que dix ans après sa composition, en 1732. Il produisit naturellement scandale³. Voltaire, usant d'un procédé qui devint chez

¹ U. Maynard, *Voltaire*, t. 1, p. 110.

² *Œuvres*, t. II, p. 475.

³ La Harpe dit de l'*Épître à Uranie* : « Ce malheureux ouvrage, qui ne couroit encore qu'en manuscrit, me tomba entre les mains dès ma rhétorique et ne fit que trop d'effet sur une jeune tête folle de poésie et de vanité. Je sus bientôt la pièce par cœur. Elle est écrite avec un art d'autant plus insidieux qu'il se cache sous une apparence de bonne foi... L'auteur semble laisser son *Uranie* incertaine et maîtresse de choisir; mais il finit par choisir pour elle et pour lui, à la faveur de sophismes. » *Conversion de la Harpe écrite par lui-même*, à la suite des *Instructions pour un pécheur*, in-12, Dijon, 1820, p. 378-379.

lui une habitude invétérée, le désavoua et l'attribua calomnieusement à un mort, l'abbé de Chaulieu.

Dans cet intervalle de dix ans, qui s'est écoulé entre la composition et la publication de l'*Épître à M^{me} Ruppelmonde*, un événement important s'était produit dans la vie intellectuelle et religieuse de Voltaire, nous voulons parler de son voyage dans la Grande-Bretagne. « Avant que Voltaire connût l'Angleterre et Locke, il n'était pas Voltaire, et le xviii^e siècle se cherchait encore... Voltaire reçut ses premières impressions de la société de Ninon et de la tradition affaiblie de la minorité sceptique du xvii^e siècle... [Pour devenir] un chef d'école, il fallut qu'il rencontrât dans un pays voisin... un grand parti en possession de toute une doctrine. En arrivant en Angleterre, Voltaire n'était qu'un poète mécontent; l'Angleterre nous le rendit philosophe⁴. »

Quand Voltaire débarqua dans la Grande-Bretagne, au milieu du mois de mai 1726, il avait trente-deux ans. Sa trempe d'esprit, ses défauts, son libertinage, tous ses vices le portaient vers l'incrédulité; sa liaison antérieure avec l'impie Bolingbroke avait déjà commencé à développer considérablement en lui son mauvais fonds naturel, mais ce fut surtout son séjour de près de trois ans au milieu des déistes qui fit de lui le patriarche des philosophes du xviii^e siècle, l'adversaire acharné et irrécyclable du Christianisme, le railleur et le bouffon de nos Livres Saints. Au moment de son arrivée de l'autre côté de la Manche, la discussion soulevée par Collins

⁴ V. Cousin, *Histoire générale de la philosophie*, 1863, p. 526-527.

sur les prophéties de l'Ancien Testament était dans tout son feu, et ce fut pendant son séjour même que Woolston publia ses six brochures contre les miracles de Notre-Seigneur. Collins soutenait, comme nous l'avons vu, que les prophéties de l'Ancien Testament ne prouvent rien en faveur de la vérité du Christianisme; Woolston prétendait que tous les prodiges racontés par les Évangiles, y compris la résurrection de Jésus-Christ elle-même, ne sont que des allégories et, par conséquent, ne peuvent servir à établir la divinité de la religion. Ces attaques contre l'Ancien et le Nouveau Testament enchantèrent Voltaire. Il se jeta sur les livres des déistes comme sur une riche proie ou plutôt comme sur une mine inépuisable d'objections contre le Christianisme, mine qu'il exploita dès lors, et qu'il se proposa d'exploiter encore un jour davantage. Il étudia aussi les écrits de Locke, le père du sensualisme moderne, et il comprit très bien l'étroite affinité qu'avaient ces théories philosophiques avec les théories déistes et antichrétiennes, ainsi que le parti qu'il pourrait en tirer dans sa guerre contre la religion. Il s'éprit d'un tel amour pour la libre-pensée anglaise, qu'il cria un jour, à Londres, à la foule qui, le reconnaissant comme Français, commençait à rire de lui : « Braves Anglais, ne suis-je pas déjà assez malheureux de n'être pas né au milieu de vous ? » Celui qui exerça sur son esprit l'impression la plus profonde, la plus durable, ce fut Bolingbroke². « Dans ses aspirations

¹ D. Strauss, *Voltaire*, Vortrag II, p. 49-50.

² Cf. J. Ch. Collins, *Bolingbroke and Voltaire in England*, in-8°, Londres, 1886.

à la fois aristocratiques et impies, il prit définitivement pour modèle le lord incrédule et lui emprunta toutes ses idées [pour les traduire plus tard] dans un grand nombre de ses ouvrages. Tel son *Examen de Milord Bolingbroke*, tels la plupart de ses écrits contre la Bible, dont les objections sont tirées [en grande partie] des *Lettres sur l'histoire* du lord anglais¹. »

C'est de la sorte que Voltaire remplit en Angleterre l'arsenal d'où il devait tirer ensuite tant d'armes offensives pour attaquer les Livres Saints. Il écrivait en 1759 à Thieriot : « Depuis trente ans, nous avons tout pris des Anglais : philosophie, petite-vérole, nouvelle charrie et finances. » Il ajoute avec vérité « la liberté de penser². » C'est lui surtout qui avait tout pris aux Anglais et qui l'avait importé en France. Pendant son séjour dans la Grande-Bretagne, il avait déjà jeté sur le papier les pensées principales que lui avaient suggérées ses lectures. Il développa plus tard ses notes et ses observations, les atténua en partie pour les rendre moins choquantes et il les publia en 1734 sous le titre de *Lettres sur les Anglais* ou *Lettres philosophiques*. Il s'y occupe autant de l'État que de la religion; il y fait en particulier un grand éloge de Locke. Ses appréciations politiques ne déplurent pas moins au gouvernement que ses appréciations religieuses; les *Lettres* furent brûlées à Paris, le 10 juin 1734, par la main du bourreau et l'auteur lui-même n'échappa à la Bastille

¹ U. Maynard, *Voltaire*, t. I, p. 140.

² Lettre du 5 mai 1759, *Œuvres*, t. XII, p. 11.

que par la fuite. Il alla se réfugier à Cirey, auprès de M^{me} du Châtelet. Ici commence une nouvelle période dans sa vie intellectuelle et morale.

Voltaire passa quinze ans avec la châtelaine de Cirey, depuis l'année 1733 jusqu'à l'année 1749 où elle mourut. Cette femme exerça une grande influence sur son ami et contribua à développer encore son esprit irréligieux et libertin. Elle était elle-même sans foi, sans mœurs, sans pudeur. En 1739, elle écrivit ses *Doutes sur les religions révélées*, qui ne sont qu'une diatribe contre le Christianisme, les miracles et l'Écriture Sainte¹. Dans les derniers temps de sa vie, elle composa un petit traité *Sur le bonheur*, qu'on a imprimé en 1806². « Il faut, dit-elle, pour être heureux, s'être défait des préjugés (de toute foi)... Il faut commencer par se bien dire à soi-même et par se bien convaincre que nous n'avons rien à faire en ce monde qu'à nous y procurer des sensations et des sentiments agréables³. » Auprès d'elle, on le voit, Voltaire était à bonne école. Ils étaient faits pour s'entendre. Ayant l'un et l'autre la même aversion pour le Christianisme, la même hostilité pour les Écritures, la même absence de sens moral, ils avaient aussi l'un et l'autre des goûts studieux; ils s'appliquaient aux sciences; ils cherchaient en commun

¹ *Doutes sur les religions révélées, adressées (sic) à Voltaire*, par Émilie du Châtelet, ouvrage posthume, in-8°, Paris, 1792 (72 pages). L'Avant-propos est daté de Londres, 14 mai 1739. (B. N., D² 13928).

² Hochet l'a édité, à la suite des *Lettres inédites de Madame la marquise du Châtelet à M. le comte d'Argental*, in-8°, Paris, 1806.

³ *Réflexions sur le bonheur*, à la suite des *Lettres inédites*, p. 338.

des objections contre la révélation et les Livres Saints.

C'est à Cirey, en 1736, que le poète écrivit le *Mon-dain*, qu'il termine par ce vers :

Le paradis terrestre est où je suis¹.

Le paradis n'était pas, en effet, d'après lui, dans l'Éden, dont il fait une peinture hideuse, accompagnée de vers inconvenants sur Adam et Ève. Cette satire l'obligea de quitter quelque temps le château de M^{me} du Châtelet et de se réfugier en Hollande. A son retour on mena la même vie qu'auparavant. « On lisait tous les matins, pendant le déjeuner, un chapitre de la Bible, sur lequel chacun faisait ses réflexions à sa manière. Voltaire et M^{me} du Châtelet prirent note de ces commentaires impromptus; il en résulta deux manuscrits. Celui de la marquise est encore inédit; quant à celui de Voltaire, il servit de noyau à *La Bible enfin expliquée*, qui fut publiée au milieu de l'année 1776, c'est-à-dire trente ans après les propos de table du château². » Ce fut aussi pour la marquise que son hôte composa, du moins en grande partie, l'*Essai sur les mœurs*.

Après la mort de M^{me} du Châtelet, Voltaire, en 1750, se rendit à Berlin, à la cour du roi de Prusse Frédéric II. Il était depuis longtemps en correspondance avec ce prince. Des rapports plus intimes avec le monarque incrédule ne pouvaient qu'accroître en Voltaire

¹ *Œuvres*, t. II, p. 717. Voltaire multiplie ses plaisanteries sur Adam et Ève dans ses lettres de la fin de 1736.

² *Œuvres complètes de Voltaire*, édit. Garnier, t. xxx, 1880, p. 2.

l'esprit d'impiété. Le poète écrivit à son intention, en 1752, la *Loi naturelle*. « L'objet du poème est d'établir l'existence d'une morale universelle et indépendante, non seulement de toute religion révélée, mais de tout système particulier sur la nature de l'Être suprême¹. » Il ne fut pas néanmoins assez impie au gré de Frédéric, qui ne voulait pas plus de loi naturelle que de loi divine et de religion révélée, et l'auteur dut lui promettre de le retoucher².

C'est également en Prusse, en 1752, que l'ennemi de la Bible composa la *Défense de Milord Bolingbroke* et qu'il commença le *Dictionnaire philosophique*, où sont réunis tant d'articles contre les Écritures. Le plan en fut conçu en septembre, pendant un souper à Potsdam. Frédéric devait y collaborer avec d'autres gens de lettres. Le chef des philosophes se mit à l'œuvre dès le lendemain et il le grossit jusqu'à la fin de sa vie, faisant entrer dans ce cadre commode toutes ses impiétés.

Cependant les deux amis, unis par l'incrédulité, finirent par devenir insupportables l'un à l'autre; Frédéric II et Voltaire se séparèrent en 1753. Pendant qu'il était à la recherche d'une résidence nouvelle, le poète, après avoir erré en divers lieux, alla passer en 1754 six semaines à l'abbaye de Sénones, auprès de dom Calmet, le savant commentateur de la Bible, qui en était abbé. « Je préfère, Monsieur, lui avait écrit Voltaire dès 1748, la retraite à la cour, et les grands hommes aux rois.

¹ *Avertissement des éditeurs*, *Œuvres*, t. II, p. 498.

² *Lettre à Frédéric*, 5 septembre 1752, *Œuvres*, t. X, p. 247.

J'aurais la plus grande envie d'aller passer quelques semaines avec vous et vos livres... Je veux m'instruire avec celui dont les livres m'ont formé, et aller puiser à la source. Je vous en demande la permission. Je serai un de vos moines. Ce sera Paul qui ira visiter Antoine¹. » Calmet lui fit le meilleur accueil. Et après être parti de Sénones pour Plombières, son hôte lui écrivait de nouveau : « Je trouvais chez vous bien plus de secours pour mon âme que je n'en trouve à Plombières pour mon corps. Vos ouvrages et votre bibliothèque m'instruisaient plus que les eaux de Plombières ne me soulagent². » Or voici ce qu'il avait fait à l'abbaye :

Il se mit à lire tranquillement les Pères et les Conciles, les vieilles chroniques et les capitulaires, dom Mabillon et dom Martène, dom Thuillier et dom Ruinart; ou plutôt, « vivant délicieusement au réfectoire, » il se fit compiler par les moines « ces fatras horribles, disait-il, d'une érudition assommante, » c'est-à-dire ces montagnes de science, qui auraient écrasé ses épaules si faibles. C'était, disait-il encore, une assez bonne ruse de guerre, d'aller chez ses enne-

¹ De Lunéville, 13 février 1748, *Œuvres*, t. XI, p. 499-500.

² De Plombières, 16 juillet 1754, t. XI, p. 692. Tant que Calmet vécut, Voltaire le loua. Il fit même ce quatrain pour le portrait du savant religieux :

Des oracles sacrés que Dieu daigna nous rendre
Son travail assidu perça l'obscurité.
Il fit plus, il les crut avec simplicité,
Et fut, par ses vertus, digne de les entendre.

T. II, p. 188. Quand Calmet fut mort, Voltaire le traita « d'imbécile » (*Lettre à d'Alembert*, 13 juin 1766, t. X, p. 639).

mis se pourvoir d'artillerie contre eux. Il aurait fait plus de cas de la bibliothèque luthérienne de Gotha que des livres orthodoxes des Bénédictins de Sénones, mais on se sert de ce qu'on a. Il trouva pourtant de bonne prise et de bonne portée, pour ses projets de campagne anti-biblique, les armes que lui fournit l'arsenal des *Commentaires* de dom Calmet. Il y copia toutes les objections, sans tenir compte des réponses, et il en fit le fond de ses dégoûtantes diatribes contre nos Saintes Écritures. Conduite ignoble, que le Luthérien suédois Björnsthäl¹, qui avait vu les notes pillées et écrites de la main de Voltaire, dit n'être pas le fait d'un galant homme. Du reste, il se tint avec décence à Sénones, feignit d'écouter les conseils des moines, tellement que dom Calmet, dans la naïveté crédule de sa vertu et de sa science, se vantait d'avoir « converti » le déiste le plus décidé de l'Europe².

En 1758, Voltaire devenait seigneur et châtelain de Ferney. C'est là que sa haine contre la révélation, contre le Christianisme et la Sainte Écriture se porta aux derniers excès et aux dernières violences de plume; c'est de là qu'il publia la plus grande partie de ses écrits

¹ J.-J. Björnsthäl, *Reize door Europa en het Oosten*, 4 in-8°, Utrecht, 1778-1782 (trad. Tijdeman), t. III, p. 100.

² U. Maynard, *Voltaire*, 2 in-8°, 1867, t. II, p. 195-196. Voltaire cite un trait qui montre quelle était la candeur et la simplicité de ce moine, aussi ignorant des choses du présent qu'instruit des choses du passé, et qu'il put tromper si facilement : « Aujourd'hui, 23 juin 1754, dom Calmet, abbé de Sénones, m'a demandé des nouvelles; je lui ait dit que la fille de M^{me} de Pompadour était morte. — Qu'est-ce que M^{me} de Pompadour? a-t-il répondu. » *Pensées, Œuvres*, t. IX, p. 332.

contre la Bible¹. Les amis qu'il s'était faits par son impiété, les auxiliaires qu'il s'était associés dans sa guerre



38. — Voltaire discutant avec un religieux à Ferney.

à la révélation, en un mot, tout le corps des philoso-

¹ Voir, Figure 38, Voltaire discutant avec un religieux à Ferney, d'après une estampe de 1764, à la manière noire, signée : Lo-

phes dont il était le chef, l'encourageait, le pressait, le stimulait dans ses attaques, comme l'avait fait Frédéric II, et il n'était que trop enclin, par nature et par caractère, à suivre ces perfides excitations. C'est à partir de cette époque, pendant les vingt dernières années de sa vie, que furent publiés ses écrits les plus haineux contre la religion et nos Livres Saints : le *Précis de l'Ecclésiaste* et du *Cantique des Cantiques*, en 1759; les *Dialogues chrétiens* et le *Fragment d'une Lettre de lord Bolingbroke*, en 1760; la *Lettre de M. Clopcicre à M. Ératou*, le *Sermon du rabbin Akib*, l'*Extrait des sentiments de Jean Meslier*, en 1761; le *Sermon des cinquante*, où le Christianisme fut attaqué plus directement que dans les ouvrages publiés jusqu'alors, probablement en 1762; le *Catéchisme de l'honnête homme ou Dialogue entre un caloyer et un homme de bien*, en 1763; le *Dictionnaire philosophique*, en 1764; les *Questions sur les miracles*, en 1765; le commencement de l'*Essai sur les mœurs*, les *Questions de Zapata*, l'*Examen important de milord Bolingbroke*, les *Quatre homélies prêchées à Londres*, le *Diner du comte de Boulainvilliers*, en 1767; la *Profession de foi des théistes*, l'*Homélie du pasteur Bourn*, le *Pyrrhonisme de l'histoire*, en 1768; la *Collection des Évangiles*, l'*Essai*

catellus fec.; *Joseph Lante scul.* L'original a 0^m45 de hauteur et 0^m29 de largeur. Voltaire, assis dans un fauteuil, à une table couverte d'un tapis à ramages, tient la main droite sur un livre dont il semble discuter un passage; de la main gauche, il gesticule avec vivacité. Le religieux, qu'on a appelé le P. Adam, mais dont le nom est inconnu, l'écoute, grave et sérieux, les mains croisées sur la poitrine et s'appête à lui répondre.

sur les mœurs complet, en 1769; les *Questions sur l'Encyclopédie*, en 1770, 1771, 1772; les *Systèmes*, en 1772; la *Bible enfin expliquée, Un Chrétien contre six Juifs*, en 1776; l'*Histoire de l'établissement du Christianisme*, en 1777. La mort seule put arrêter ce torrent d'invectives contre les Écritures.

Il les attaquait en prose, il les attaquait en vers. En 1759, il mit en vers son *Précis de l'Ecclésiaste*, « pour le présenter à la personne respectable¹ » qui désirait avoir de lui des paraphrases de l'Ancien Testament. Cette personne respectable était M^{me} de Pompadour². Il lui offrit également *Le Précis du Cantique des Cantiques, dialogue entre le Chaton et la Sulamite*. Les deux poèmes n'en furent pas moins brûlés, par ordre du Parlement, le 7 septembre 1759, à cause des grandes licences que s'est données le poète dans cette « traduction libre, » qui n'avait été « inspirée que par la raison, » comme il l'écrivait au roi de Prusse, et où il avait « hasardé des paroles malsonnantes et sentant l'hérésie³. »

Voltaire n'insultait pas seulement la Bible en la travestissant sous prétexte de traductions; il la mettait aussi en chansons et en drames⁴. Il appelait un des plus

¹ *Précis de l'Ecclésiaste*, Avertissement de l'auteur, t. II, p. 512.

² *Œuvres complètes*, édit. Garnier, t. IX, 1877, p. 481.

³ *Épître dédicatoire au roi de Prusse*, t. II, p. 512.

⁴ « Voltaire livre au ridicule (dans son drame de Saül) ce qui, en tout temps et en tout pays, indépendamment de toute croyance religieuse, frappera d'admiration sous tous les rapports. Faites prononcer devant les hommes rassemblés, quelque part que ce soit, ces mots si simples et si foudroyants : *Tu es ille vir : Vous êtes cet homme*, et tout retentira d'acclamations. » La Harpe, *Le Psautier en français*, Disc. prél., 1811, p. 21-22.